

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

TROISIEME PARTIE

LE FILS

III

Par un de ces derniers jours d'hiver qui sont parfois d'une douceur exceptionnelle et qui ressemblent aux premiers jours du printemps, trois hommes causaient en se promenant au soleil dans le jardin minuscule situé derrière le petit hôtel de la rue de Suresnes, et touchant au grand jardin du pensionnat de Mme Dubief.

Ces hommes étaient Pierre Lartigues, Verdier et Maurice.

Depuis un mois, disait Verdier, la police se remue beaucoup, mais elle s'agit dans le vide. Cependant il ne faut point jouer avec le feu... Hâtons-nous d'arriver à nos fins et de disparaître...

Hâtons-nous, c'est bientôt dit ! répliqua Lartigues. Avons-nous trouvé Simone ?...

—Non...
—Elle est à Paris cependant, puisque Maurice en a acquis la certitude.

—Depuis ce moment, fit Verdier, j'ai cherché de tout côté... Je n'ai obtenu aucun renseignement...

—J'en ai fait autant, sans plus de succès, ajouta Lartigues.

—Je vais me mettre en quête à mon tour, dit Maurice, et ce sera bien le diable si je reviens bredouille... Simone a posé pour un tableau. Eh bien ! je verrai les marchands de tableaux... Si le peintre est habile, il a dû reproduire exactement les traits de son modèle, traits qui me sont connus par la photographie... Une fois le tableau trouvé, je prendrai l'adresse du peintre et par lui j'aurai l'adresse du modèle... Faites-en autant de votre côté...

Les deux hommes approuvèrent ce projet.

Maurice reprit :

—Surtout soyez prudents... Ne vous montrez en plein jour dans Paris que bien déguisés et surtout bien grimes... Vous savez que la meute policière est plus que jamais en chasse, et qu'elle soupçonne l'existence d'une association.

—Aimée Joubert vous a-t-elle fait des confidences à ce sujet ?... demanda Lartigues.

—Non, car elle évite avec soin toute causerie relative à ses fonctions à la Préfecture, mais il a suffi de quelques mots pour me faire comprendre ou plutôt deviner bien des choses...

—C'est Lartigues qu'elle cherche, dit Verdier, et Lartigues est mort...

—Elle affirme le contraire... répliqua Maurice en regardant attentivement les deux hommes.

Tous deux restèrent impassibles.

Verdier reprit :

—Son corps a été exposé à la Morgue... vous le savez bien...

—Elle ne l'a point reconnu pour Lartigues.

—Rien de plus naturel... Vingt-trois ans changent un visage... Aimée Joubert ayant quitté un jeune homme retrouvait un vieillard... D'ailleurs la décomposition cadavérique rendait les traits méconnaissables...

Maurice demeura silencieux.

—Ne pourrions-nous surveiller les agissements de cette femme ?... demanda Lartigues.

—Gardons-nous en bien ! répondit le jeune homme.

—Pourquoi ?

—Parce que ce serait un moyen infaillible d'attirer sur nous le danger qui ne nous menace pas, en ce moment du moins... Si le hasard mettait Mme Rosier sur la piste de l'un de nous, elle aurait beau vouloir me le cacher, l'espoir de la vengeance prochaine rayonnerait sur son visage !... Soyez sans inquiétude... Nous n'avons à craindre aucune surprise... Rapportez-vous en à moi pour cela.

—Soit... Agissez seul de ce côté... Nous comptons sur vous... Autre chose : Vous avez pris l'engagement de nous défaire de Marie Bressolles, et cette héritière d'Armand Dharville vit toujours.

—Elle est mourante...

—Oui, mais d'une maladie de langueur qui peut trainer des semaines, des mois, une année peut-être ; c'est inadmissible, vous le savez aussi bien que nous... Tout est compromis par de tels retards !...

—Que faire ?

—En finir...

—Par quels moyens ?

—C'est ce que nous allons examiner ensemble.

IV

Lartigues reprit :

—Je me suis occupé quelque peu de médecine à mes moments perdus, surtout au point de vue toxicologique.

—Oh ! ne me parlez pas de poisons... interrompit Maurice. Le poison, quel qu'il soit, laisse des traces...

—J'en connais un qui n'en laisse aucune.

—Lequel ?

—Je vous le dirai tout à l'heure...

—A quoi bon ? Il me serait impossible de l'administrer sans me compromettre, et j'aime infiniment mieux renoncer à ma part de l'héritage d'Armand Dharville, que de risquer une partie dont l'échafaud est l'enjeu probable... Ce n'est pas le sang-froid qui me manque, vous le savez bien, mais je n'aimerais pas un agent de la sûreté sur mes talons.

—Vous n'avez rien de ce genre à craindre... Que dit le médecin à propos de la maladie de Marie Bressolles ?

—Il affirme qu'une partie du venin de la vipère a passé dans le sang de la jeune fille, malgré la succion opérée, et telle est, selon lui, la cause de la maladie de langueur qu'il combat vainement... Je crois qu'il se trompe... La véritable cause n'est point là...

—Où donc est-elle ?

—Dans l'amour de Marie Bressolles pour Albert de Gibray.

—C'est bien romanesque...

—Romanesque, soit, mais absolument vrai...

—Albert de Gibray est plus malade que la jeune fille... Donc elle ne l'épousera pas... Le médecin d'ailleurs m'a fait l'effet d'un sot en trois lettres, mais nous nous servirons de sa sottise...

—Et comment ?...

—Il est une chose généralement admise, même par des médecins sérieux et expérimentés... Je ne l'affirme, ni ne la nie, il me suffit de la constater. Ces hommes de science donnent pour certain que si une jeune fille mordue par un reptile, et guérie d'une manière insuffisante, se marie et devient mère, l'enfant

absorbe le virus et la mère est sauvée... Ou je me trompe fort, ou si vous suggérez au docteur cette idée très pratique, il s'empressera de conseiller un mariage immédiat... Le père, qui ne vit que pour sa fille, saisira la balle au bond, et n'ayant aucun autre mari sous la main, puis-que Albert de Gibray se meurt et qu'en outre le juge d'instruction s'opposerait au mariage, vous supplierez d'épouser au plus vite... Rien ne vous empêchera plus alors d'exécuter ce que nous avons résolu.

—Par quel moyen ? Expliquez-vous enfin...

—Tout bonnement, mon cher, par l'acide prussique...

—Tout bonnement ! répéta Maurice avec un éclat de rire. Il faut en trouver, de l'acide prussique... et ce n'est pas commode...

—Tropmann en a bien fait, et Tropmann n'était qu'un rustre... Je vous croyais un peu chimiste...

—Pas autant que Tropmann, car je suis incapable de faire ce qu'il a fait.

—Eh bien ! moi, je me suis occupé de chimie comme de médecine, et je vous fournirai de l'acide prussique quand il vous en faudra... Donc, une fois marié, il vous suffira de faire respirer à votre femme endormie le flacon d'une forme spéciale que je vous aurai remis... Vous agirez ainsi sans péril, à coup sûr, et vous prendrez votre revanche des deux insuccès du patinage, au bois de Vincennes, et de la vipère, rue de Verneuil...

Après un instant de réflexion Maurice répondit :

—Oui, je m'occuperai de cela.

—Le plus tôt possible, je vous en prie... J'ai reçu d'Angleterre une nouvelle lettre plus pressante que toutes les autres... Michel Brémont ne comprend rien à tant de lenteurs, et voit la partie compromise, peut-être perdue, si nous ne nous hâtons.

—Michel Brémont en parle trop à son aise ! répliqua Maurice. Conseillez-lui de modérer son impatience... Et, à propos de correspondance, j'ai pensé à une chose... une inquiétude m'est venue... Prenez garde à vos lettres...

—Que voulez-vous dire ?

—On pourrait établir à la poste, à votre intention, l'équivalent du fameux *cabinet noir* dont on a tant parlé jadis.

—Bah ! les correspondances sont inviolables...

—Quand il s'agit de la découverte d'un secret comme le nôtre elles cesseraient bien vite de l'être, si le procureur de la République et le juge d'instruction le demandaient...

Lartigues fronça le sourcil.

—Vous pourriez avoir raison... murmura-t-il.

—J'ai raison, n'en doutez pas...

—J'aviserai...

—Vous êtes prévenu... Maintenant je vous quitte.

—Ah ! encore un mot...

—J'écoute... fit Maurice.

—Savez-vous ce que devient le comte Yvan ? l'avez-vous vu ?

—Je l'ai vu deux fois, à des dîners d'amis.

—Parle-t-il de ses projets ?

—Jamais... Sans ma mère, j'ignorerais encore son véritable nom et le but de son voyage à Paris...

—Un point important à éclaircir : En venant causer avec Mme Rosier, lui a-t-il parlé de Lartigues ?

—Non, mais je sais qu'il lui en avait parlé précédemment et que, dans l'homme frappé par moi et couché sur les dalles de la Morgue, il n'a pas reconnu Lartigues...

—Il ne l'a pas reconnu ? s'écria le pseudo-Van Broeck. Il le connaissait donc ?

—C'est probable... c'est même certain.

—De qui tenez-vous ces détails ?

—De ma mère elle-même lorsque je l'ai questionnée quelques jours après la grande scène de la reconnaissance. Aussi je ne puis me persuader que l'homme auquel vous donnez le nom de Lartigues soit en réalité le Gustave Perrier frappé par moi rue Montor. guel ?

—Vous ne pouvez vous persuader cela ?...

—Non...

Lartigues haussa les épaules.